Vol. I. SAINT-BONIFACE, MANITOBA, 22 DECEMBRE 1920 No 5

LE MANITOBA

JOURNAL HEBDOMADAIRE.

LE MANITOBA
EST PUBLIE ET IMP[illegible]É
TOUS LES MER[illegible]S

Toutes communic[illegible] concernant le journal ou l'im[illegible] devront être adressées :

Le Manitoba
42, Avenue Provencher
SAINT-BONIFACE - MANITOBA
Téléphone : 1235

NOEL!

Véritablement la voix humaine est incapable de chanter dignement ce glorieux évènement.

Le Dieu Souverain du ciel et de la terre, le Roi de l'univers, l'Eternel Tout-Puissant s'est fait homme!

Il s'est abaissé vers l'humanité et mystère insondable Il a voulu naître au monde étonné comme le plus petit et le plus pauvre de ses enfants.

O nuit sainte que tu es éblouissante dans ta grandeur!

Petit enfant frêle et délicat dont les membres transis n'ont trouvé comme chaufferette que le nez d'un buffle le Divin Créateur a voulu se revêtir de la nature de l'être qu'il a crée, pour sauver son oeuvre du désastre imminent et des peines éternelles.

Il passera bientôt à travers les foules pour aller mourir cloué ignoblement sur une croix entre deux voleurs!

L'humanité sera rachetée par le sang d'un Dieu et la mort du Christ aura fait ouvrir les portes du ciel qui nous avaient été fermées par la juste colère du Père Céléste.

Mystère grandiose!... Réalité suave et pleine d'espérance!

Quelle fête charmante que cette nuit de Noël! quelle journée toute enveloppée dans un immense nuage du parfum le plus pur et le plus délicat.

Nouvelle agréable
Un sauveur enfant nous est né
C'est dans une étable
Qu'il nous est donné!

Les anges chantent : Gloire à Dieu au plus haut des cieux!

Les hommes s'écrient :

Il est né le Divin-Enfant
Jouez hautbois—Résonnez musettes
Il est né le Divin-Enfant
Chantons tous son avénement.

Satan, avec rage, plonge jusqu'au fond des enfers car la victime qu'il tenait déjà captive dans ses chaînes lui a été violemment arrachée des griffes par l'Enfant de Marie Immaculée.

Petit enfant Jésus bénissez nous, nos familles, nos parents, nos amis, nos ennemis.

Protégez notre ville et tous nos concitoyens.

NOEL! NOEL!

Quel mot lointain, séraphique et surnaturellement doux... que celui de Noël! Si vieux... si vieux!... "depuis plus de quatre mille ans de hautbois et de musetes!" et qui ne vieillit jamais! Toujours étincelant de candeur, d'enfantine majesté! Noël!... On dirait le pseudonyme de Dieu quand il était petit.

Soit que je le lance à haute voix ou que je le murmure les yeux fermés, pour qu'il soit plus beau, ou bien que, sans détacher, je "pense" les deux syllables de cristal qui, comme des clochettes, symphonisent sa radieuse gentillesse.. je ne parviens pas à exprimer ce qu'elles font résonner aussitôt et propagent en moi!

Ecoutez : Noël! N'entendez-vous pas le vol d'un duvet, le tic tac de bois d'un berceau, le bruissement de la paille et comme un son voilé d'éternelles matines?... Noël, mot blanc, d'une blancheur religieuse, mot givré, tombé d'une hostie, le lys des mots qui ne semble fait que pour s'échaper des lèvres virginales, mot si délicat que l'on a, chaque fois, l'impression, même avec une âme pure, de le ternir quand on s'en sert. Mot qui chante, mot qui tinte, mot qui prie; mot qu'on n'imagine jamais tracé droit comme ceux de la terre, mais qui semble toujours écrit in excelsis sur ces sinueuses banderoles que déroulent, au bout de petites mains, deux anges d'avant-garde pavoisés d'ailes.

Et ce mot n'est pas triste, il donne courage. Il exhorte. Il fait espérer et se souvenir. Il nous grandit en nous rapetissant, en nous ramenant aux fermes de l'enfance, aux nourricières étables de nos premiers pas. Au son du mot Noël nous retrouvons le jeune portrait de nos mères, du temps que leur baiser du soir nous procurait dans nos lits confiants un sommeil filial, récompensé de jouets sentant la crèche et les copeaux de Bethléem.

* * *

Noël enfin est une fête précieuse parce qu'on y célèbre la messe de minuit. Messe! et Minuit!... Comme ces deux mots brodés ensemble, associés, appuyés l'un sur l'autre si puissants et si riches de visions, font un beau mariage chrétien!

Voilà qu'aussitôt, dans les amicales ténèbres, s'ouvre un portail fleuri de buissons d'or. A l'appel que font ces flots de clartés tous les passants, même ceux qui n'entrent pas, savent que c'est la messe de minuit... une messe où les hymnes sont entonnées par des âmes meilleures, où l'orgue trouve des voix réellement célestes, où la prière, longtemps perdue, revient toute seule au bercail de la mémoire, où le Christ en haut de l'autel ne semble plus crucifié. Bras ouverts il sourit à tous, et chaque clou de sa main percée ne paraît que le grain de myrrhe déposé dans ses mignonnes paumes par les rois d'Afrique à genoux.

Ah! quel plaisir grave et charmant c'était! la profonde fête que d'aller autrefois, quand nous avions si peu d'années... entendre cette messe aux flambeaux du village! D'y songer le coeur me manque et mes doigts essuient mes yeux.

Aussi, c'est un rêve fait toujours et toujours irréalisé que de partir, à l'extrémité de décembre, et de fuir la bestiale ville, pour arriver, aux tâtonnements du soir, loin, bien loin d'ici, dans quelque hameau de vieille province, où il y a, au milieu de masures serrées, une pauvre petite grange qui s'appelle l'église. Une fois là, l'on attendrait la nuit qui s'allongerait et pèserait bientôt, calme et mystérieuse, sur le monde aux aguets qui fait semblant de sommeiller, et quand elle aurait déroulé tous les tapis de son silence et tous les velours de sa paix, une cloche alors, douce, tinterait. Une par une l'on verrait sortir des maisons les lentes ombres des fidèles... par les flancs du côteau, dans le lit des vallées serpenterait la procession des coiffes, des sabots et de la laine, le clignotant pèlerinage des frileuses lanternés. La neige lâcherait ses essaims de blancs papillons, et, guidés par le son tremblant de la corneuse, des chants naïfs s'élèveraient d'un jet si divin dans le ciel qu'ils feraient croire, en y montant, qu'ils en descendent...

Henri Lavedan.

L'ATHEE

Il n'y parviendra pas; il a beau dans sa course
Se serrer à deux mains le coeur,
Comme pour comprimer la source
De l'intarissable douleur,
La douleur! elle gonfle, elle bat ses artères,
Elle l'étreint de tous côtés,
Dans les lieux les plus solitaires,
Sur les bords les plus fréquentés.
Qu'il aille au haut des monts, qu'il aille sur la crête
Du roc le plus retentissant,
Dans le calme ou dans la tempête,
Sur la terre ou sur l'Océan :
Il entendra toujours le grand mot qu'il redoute.
Partout, à toute heure, en tout lieu,
Les pierres même de la route
Lui crieront le nom de son Dieu.

Oh! oui, c'est en vain qu'il espère,
Qu'il implore un sommeil sans fin.
Une voix sourde à sa prière
Lui jette le mot de demain.
C'est en vain qu'il se réfugie
Dans les ténèbres de l'orgie,
Dans les abîmes de la nuit :
Comme une ardente chasseresse
Qui toujours le traque et le presse,
Son immortalité le suit.
Et, quand sa paupière alourdie
Se ferme au soleil d'ici-bas,
Quand sa voix mourante mendie
Un jour de plus qu'il n'aura pas,
Oh! c'est là qu'il tremble et recule,
Cest là qu'un affreux crépuscule
Lui fait pousser un cri profond,
"A moi, j'ai peur! à moi, je tombe!"
Car il aperçoit que la tombe
Froide au bord, est brûlante au fond.

LE MENDIANT

Un pauvre homme passait dans le givre et le vent,
Je cognai sur ma vitre; il s'arrêta devant
Ma porte, que j'ouvris d'une façon civile.
Les ânes revenaient du marché de la ville,
Portant les paysans accroupis sur leurs bâts.
C'était le vieux qui vit dans une niche au bas
De la montée, et rêve, attendant, solitaire,
Un rayon du ciel triste, un liard de la terre,
Tendant les mains pour l'homme et les joignan pour Dieu.
Je lui criai :—Venez vous réchauffer un peu.
Comment vous nommez-vous?—Il me dit :—Je me nomme
Le pauvre.—Je lui pris la main.—Entrez, brave homme.—
Et je lui fis donner une jatte de lait.
Le vieillard grelottait de froid; il me parlait,
Et je lui répondais pensif et sans l'entendre.
—Vos habits sont mouillés, dis-je, il faut les étendre
Devant la cheminée. Il s'approcha du feu.
Son manteau tout mangé des vers, et jadis bleu,
Etalé largementsur la chaude fournaise,
Piqué de mille trous par la lueur de braise,
Couvrait l'âtre, et semblait un ciel noir étoilé.
Et, pendant qu'il séchait ce haillon désolé
D'où ruisselaient la pluie et l'eau des fondrières,
Je songeais que cet homme était plein de prières,
Et je regardais, sourd à ce que nous disions,
Sa bure où je voyais des constellations.

—Victor Hugo.

DU TEMPS PERDU?

En 1897 la Chambre de Commerce de Lyon a comparé les succès remportés à l'Ecole Commerciale de Lyon par les bacheliers classiques et modernes. L'avantage est pour les premiers. Mais la Chambre ne s'est pas contentée de cela; elle a suivi dans la carrière des affaires vingt de ces lauréats. Le résultat a été le même: "C'est une erreur de croire, conclut le rapporteur, qu'un lettré est un commerçant ridicule. Un homme qui a fait de solides études est à sa place partout, et la vie si complexe de l'homme d'affaires de notre époque ne peut que profiter d'une éducation classique sérieusement faite. (M. de Lamarzelle, au Sénat. Q. A. vol. 65-66, page 51).

Non, ce n'est pas du temps perdu que de se livrer à une culture qui prépare mieux que toute autre à devenir les guides et les chefs de la nation, que de s'appliquer à être non pas des praticiens ou des intellectuels mais des hommes, en pleine possession de leur esprit, aptes à juger les choses et les événements non plus d'après les "relations de la vente et de l'achat, mais d'après leur dignité et leur valeur.

Aussi, "La Gazette" a-t-elle raison quand elle dit: "Le système d'enseignement supérieur de la Province de Québec a été justement loué, pour son caractère et ses résultats".

Pourquoi alors l'attaquer? Parce que "le monde devient de plus en plus utilitariste et cyniquement indifférent à la culture!

Belle raison!

Vive Dieu! de nos rangs, doivent continuer à sortir ceux qui réagiront contre ce mal.

Voilà pourquoi il faut non seulement garder notre cours classique, mais il faut, ne pas permettre sans protestations, les critiques inconsidérées qu'on lui adresse trop souvent. Il faut que notre jeunesse le regarde comme la voie qui mène non pas à la fortune toujours, mais, si elle le veut, au plus noble prestige, celui de l'intelligence et de l'autorité.

Qu'un autre enseignement moins développé, moins long, moins ardu soit utile et nécessaire, nous ne contestons pas. Et nous savons qu'au XVIIIe siècle, c'est le clergé qui, le premier a ouvert les écoles ou l'on n'apprenait ni grec ni latin, mais tout ce qu'on a besoin de savoir pour la pratique de la vie : Cependant prenons garde de laisser croire à ces jeunes gens, qu'en possession "Banking" et de l'"English speaking" ils n'ont plus rien à souhaiter, que ni les lettres, ni la philosophie n'ont pour eux de secrets enviables. Ce serait nous exposer à former une race d'hommes rèches, froids calculateurs, de goûts peu affinés, habiles aux affaires, épris de lucre, doués du sens matériel et pratique de la vie, jouissant gloutonnement des plaisirs sensuels, tout confinés dans le cercle étroit du présent, captifs de la matière, à la merci d'un journal, esclaves ou marionnettes pourvu que cela paie, mais sans noblesse de caractère, comme sans valeur morale.

Au contraire, dressons leur tête et fixons leurs yeux vers les hauteurs du cours classique que gravissent si vaillamment des jeunes gens de leur âge. Apprenons leur à les estimer. Plus tard ces deux jeunesses se rencontreront dans la vie nationale et religieuse de notre pays. Pour sa défense elles auront besoin de s'unir, les première apportant le poids de leurs capitaux, les autres, la force de leur développement intellectuel.

N'allons pas non plus faire aux études classiques un crime des quelques "fruits secs" qui n'ont pas pu ou pas voulu profiter de leurs bienfaits. On ne frappe pas l'arbre, on ne l'abat pas parce qu'à côté des fruits excellents, il s'en trouve parfois de mauvais, et de gâtés.

Enfin, si l'on veut soutenir qu'il y a autour de nous des hommes qui sans avoir fait un cours classique ont l'esprit très cultivé, nous permettrons de faire remarquer que la liste n'en est pas longue, que même parmi eux quelques uns sont venus en contact assez intime avec les classiques.

* * *

Mais terminons.

En 1897, à la Chambre française eut lieu un très vif débat. Les études classiques étaient au jeu. On présentait un projet de nature à leur porter un coup, presque mortel. Le député socialiste Jaurès, l'appuya, en de tels termes que son discours constitua un plaidoyer en faveur de la supériorité des études classiques. Aux députés bourgeois, il disait :

"Singulier progrès vers la décadence! Vous voulez vous dépouiller du prestige de la culture antique et ne garder plus que le grossier prestige de la richesse. Eh! bien, vous ne pourrez plus vous défendre, vous vous désarmez, vous vous dépouillez, vous vous découronnez vous-même, et voilà pourquoi nous votons avec vous".

Prenons garde. Ces bons apôtres qui attaquent notre système d'enseignement supérieur et nous tendent les mains dans un geste de profrès pourraient n'avoir d'autre désir que de nous couper la tête pour abattre un prestige et une supériorité qui les offusqent.—L'Action Catholique.

Les Dix Sous de Nanette

Nanette garde "le gosse", cest son frère, un poupon de quatre ans, qui mange tout ce quil trouve, qu'on habille avec tout ce qu'on donne. Un vieux calot de sergent senfonce jusqu'à ses yeux, ses jambes disparaissent dans un pantalon jadis bleu horizon, assez mal approprié à sa taille par la mère, modeste couturière.

Comme le vaste vêtement s'obstinait à quitter à tout instant son propriétaire, Nanette, en guise de bretelle, a passé sur l'épaule une solide ficelle, puis, joignant les mains devant l'enfant qui rayonnait dorgueil, elle s'est écriée :

— T'as l'air d'un vrai poilu!

Nanette et le gosse se promènent sur la route. L'enfant tend—déjà—une main avide vers les bouts de cigarettes qui traînent... Nanette ne pense pas aujourd'hui à musarder dans les coins, à marauder des pommes vertes, à jouer aux billes avec les gamins des rues, à jeter des pierres dans l'eau pour faire des ronds. Elle marche tout doucement, la tête baisée. Le soleil met quelques rayons dans sa petite natte maigre de cheveux plats. Ses grands yeux gris où brille toujours un éclair de malice sont rêveurs... Nanette médite. Elle savoure ses joies; ce jeudi est un jour heureux.

Ce matin, elle a été au catéchisme...

Une voisine charitable lui a donné dix sous...

Elle l'aime tant "la demoiselle" qui a eu pitié de sa pauvre petite âme de huit ans, un peu sauvage, déjà aigrie... Avec quelle habileté elle se faufile parmi les autres pour enlever de haute lutte la place convoitée à côté de la chère "démoiselle"! Là, les yeux ardents, elle écoute, attentive, l'enseignement divin...

On lui a donné dix sous!... dix sous, à Nanette, la petite pauvresse qui jamais n'a rien possédé de sa vie! dix sous! une belle pièce brillante qu'elle serre par moments dans sa petite main maigre, dans un morceau de chiffon... Nanette est riche!... Peut-être bien qu'elle achètera des gâteaux... des sucres d'orge... Nanette demandera les rassis et les cassés... Ou peut-être, la gardera-t-elle toujours cette pièce, pour la regarder, l'admirer, se dire : J'ai dix sous!

Voici l'église. Nanette, silencieuse, s'assied contre le porche, "le gosse" frotte ses pieds nus dans la poussière et joue avec les cailloux. Une belle dame arrive, Nanette la connait bien. C'est la dame du Château. De sa main, qui sent bon, elle donne caresse à Nanette, en disant : "Bonjour, mignonne", parce qu'elle est bonne avec tous. Elle est tout en noir, elle porte un grand voile de crêpe, elle est belle, mais elle a des yeux trop brillants comme ceux qui ont beaucoup pleuré. Nanette sait bien pourquoi elle pleure... C'est que son mari et son fils ont été tués à la guerre. Pauvre belle dame! elle entre dans l'ombre fraîche de l'église. Elle s'agenouille, et prie longtemps, longtemps. Nanette devine qu'elle pleure encore... Ses épaules se soulèvent et ses yeux se cachent en ses mains... La voilà qui s'en va... Elle s'arrête près d'un tronc, juste le temps d'y glisser un grand billet bleu qu'elle plie—c'est le tronc sur lequel est écrit :

"Pour les âmes des soldats défunts..."—Oh! la belle aumône.

Nanette pense au catéchisme... Elle était si belle, si consolante la leçon de ce matin! cette pauvre veuve de l'Evangile jetant dans le tronc, humblement, mais avec toute la charité de son âme, deux petites pièces de monaie... le quart d'un as! Et la parole du Maître : "En vérité, elle a donné à elle seule plus que tous les autres..." Et voilà que la grandeur du sacrifice illumine l'âme de la petite pauvresse. La dame a donné comme les riches de l'Evangile, elle, Nanette ne peut-elle faire comme la veuve?... Mais sa pièce, d'argent... oh! c'est trop dur... Pourtant, la demoiselle l'a dit, la grandeur de l'amour se mesure au sacrifice... Ils sont si pauvres, Nanette et le gosse... Sils pouvaient manger des bonbons, rien qu'une fois!... Mais les âmes souffrent tant en Purgatoire... Bien sûr, ce sont elles les grandes pauvres! Plus pauvres que Nanette, plus pauvres que "le gosse"!...

Une petite ombre furtive se glisse près du pilier, deux petits pieds nus et poussiéreux escaladent un banc... on entend un petit : tic! ... c'est une pièce qui tombe!...

lors, le cœur en fête, maintenant que le sacrifice est fait, Nanette serre la main "du gosse" et tous deux se sauvent à toutes jambes comme s'ils avaient volé des pommes...

R. Contal.

TAXE INJUSTE

("Evènement.")

L'impôt sur les profits d,affairfaires, que nous avons trouvé injuste et dénoncé comme tel depuis quil est institué, disparaîtra bientôt de nos statuts. Nous croyons savoir, en effet, que cette taxe impopulaire succombe sous les coups que les journaux indépendants lui ont porté avec ensemble. Nos informations nous permettent aussi d'affirmer que le mode de perception de la taxe sur les ventes commerciales sera changé. Ce ne sont pas les hommes d'affaires qui se plaindront du double changement annoncé.

Nous avons déjà signalé l'illogisme de l'impôt sur les profits, dans un pays où limpôt sur le revenu est élevé et payant. De ce dernier, nous navons rien à dire de mal : il est juste et bienvenu. Mais l'autre est une entrave à l'initiative commerciale ou industrielle. Plus une maison est bien ordonnée et active, plus elle prospère, et plus elle en est punie! Moins elle est honnête, moins elle paie! Cest le renversement du bon sens. Qu'on la fasse oublier le plus vite possible et le peuple ne s'en portera que mieux.

Il ne faut pas oublier que les corporations sagement administrées versent au compte de leur capital ou de leur réserve une large tranche de leurs excédents de profits. Cest donc le pays tout entier, le commerce, l'industrie le travail, voire l'Etat, qui bénéficient de tous bénéfices légitimes qui se sont pas payés en dividendes. L'impôt sur l'excédent des profits est donc un empêchement à lexpansion des affaires et de la richesse générales. Il procure aux gouvernements un secours immédiat relatif, mais il arrête l'accélération bienfaisante de la production, qui aurait engendré des secours plus considérables et plus constants.

L'"Ave Maria" du Forain

Dans son *Echo paroissial*, M. l'abbé Mulson, aumônier militaire de la place de Vesoul, curé à Genevrières (Haute-Marne), raconte ainsi la première Communion d'un soldat parisien de la Butte, que la Providence plaça sur son chemin :

— Etes-vous baptisé? lui demanda l'aumônier.

— Oui, je suis né le 18 septembre 1882, rue Marcadet, 154, à Paris, et j'ai été baptisé le 21 décembre à l'église de Clignancourt. Mais je n'ai pas fait ma première Communion, parce que ma mère est morte quand j'avais quatre ans, et mon père après une assez longue maladie, quand j'avais treize ans.

— Quelle est votre profession?

— Artiste comique... Je suis dans les forains. On circule à Paris et dans la banlieue. Ma spécialité, c'est de faire "Monsieur Auguste".

— Gugusse?...

— Oui, les gamins nous appellent Gugusse. Je travaille avec un clown qui fait les barres ou les anneaux. On est grimé. Je le présente. Et quand il a fait quelques exercices, je monte aux barres et je tombe par terre. Il faut savoir se rattraper sur les coudes. C'est fatigant. Comme aussi ma spécialité est de recevoir les coups de pieds et les gifles...

— Je comprends que, dans celigieuse...

— Oh! fit-il un peu offensé, il a des gens très bien. On nous appelle des "saltimbanques", mais nous sommes des artistes. Il fallait voir la roulotte de mes patrons : c'était ciré, meublé, quelque chose de chci! Et puis il y avait une école où on nous apprenait à lire et où l'on faisait le catéchisme.

— Je me rappelle, en effet, avoir lu, il y a une dizaine d'années dans le Correspondant, des articles signés Maurice Talmeyr, sous le titre : "La nouvelle légende dorée", où l'on décrivait les dévouements modernes à la recherchedes misères modernes, et où l'on racontait, entre autres choses, qu'une bonne dame, pour s'occuper des forains parisiens, s'est faite nomade et foraine elle-même, et avait installé dans deux roulottes les salles d'oeuvres, d'école et de patronage.

— C'était Mme Bonnefoy, la fondatrice de l'Oeuvre des Forains. Elle est morte. Mais c'est là que j'ai appris à lire près de celle qui lui succédait.

— Et qu'est-ce qui vous a décidé à pratiquer la religion catholique?

— Je n'avais pas fait ma première Communion, mais j'ai toujours eu de la religion. Ma mère s'appelait Marie, et comme elle était morte le jour de la sainte Marie, j'allais toujours à la Messe le 15 août, à la fête de l'Assomption, et j'avais conservé l'habitude de dire le Je vous salue, Marie.

Et c'est ainsi que "Gugusse" fut amené à Notre-Seigneur par le souvenir de sa mère de la terre, et par la prière à sa Mère du ciel. La foule qui applaudit se doute-t-elle que le comique qui l'amuse cache, lui aussi, une âme sous sa perruque, sa farine et son costume de Gugusse ou de Pierrot? En tout cas, la sainte Vierge ne l'oublie pas. Le je vous salue, Marie du forain n'est pas monté en vain vers son coeur de mère.

LES PETITES HEROINES

Certaines actions, dites héroïques, sont bien loin d'égaler celle que nous allons raconter. Dans sa simplicité, elle vaut, à elle seule, à la gloire de la foi chrétienne et de la force que cette foi donne aux faibles, plus que de longues dissertations et de pompeux discours.

C'était dans un village des environs de Cambrai.

Là aussi, comme en maints endroits, les consciences catholiques outragées réclamaient la recondroits et de leur liberté.
naissance, le respect de leurs

C'était en vain.

Une institutrice, stylée par un polisson du village qui avait réussi à conquérir l'écharpe municipale, s'était mis en tête, non-seulement d'enseigner à ses élèves la morale civique de Paul Bert, mais, qui plus est, de puiser dans cet ouvrage prohibé ses dictées quotidiennes.

Quelques pères et mères avertis tirent défense à leurs enfants de transcrire les extraits que mademoiselle l'institutrice, sous prétexte d'orthographe ou d'analyse, prendrait dans le livre à l'index.

Par suite, guerre intestine, punitions, renvois, plaintes des parents, etc., etc.

Mademoiselle avti juré ses grands dieux que, coûte que coûte, elle triompherait de cette "résistance jésuitique."

C'était son mot.

Un jour, elle trônait majeustueusement sur sa chaise scolaire, lorsque "trois jeunes révoltées," renvoyées le samedi précédent, se présentèrent de nouveau.

— Obéerez-vous, clama la mégère?

Les enfants ne répondirent pas, et reprirent leur place sans mot dire.

La classe du matin se passa sans nuage.

A midi, Mademoiselle fit mander son Mentor, M. le maire. Que fut-il convenu entre eux? nous l'ignorons. Toujours est-il qu'à peine les enfants arrivées en classe, et tout ce petit monde installé devant les pupitres, mademoiselle prend ostensiblement le Paul Bert bien connu, et, de sa voix la plus tonitruante :

Mesdemoiselles, une dictée.

Tous les encriers s'ouvrent, toutes les plumes s'apprêtent, pas une exception.

L'institutrice dicte, dicte toujours, toutes les élèves écrivent, même les petites jésuites.

C'est le chapitre relatif au mariage.

Personne ne bronche.

M. le Maire et mademoiselle l'Institutrice triomphent sur toute la ligne.

Les copies sont ramassées, l'heure de la récréation sonne, tout le petit peuple s'envole.

Anxieux, le maire attendait dnas la cuisine de l'établissement universitaire la fin du combat.

— Eh bien!

— Elles ont toutes écrit.

— Toutes?

— Toutes.

— Je vous l'avais bien dit. C'est le chapitre que je vous avais indiqué?

— Je vous l'avais bien dit. C'est le chapitre que je vous avais indiqué?

— Celui-là même, voiic les copies.

Et M. le maire de prendre les copies.

— Vous ne les avez donc pas lues, dit-il, blanc de colère, à sa complice.

— Non, je termine à l'instant.

— Eh bien! voyez!

Dix copies, non pas dix, trois, portaient en belle et fine écriture, au lieu et place du chapitre de Paul Bert, ces paroles :

Je crois en Dieu le Père tout-puissant, etc., etc.

Tout le Credo!

O Paul Bert, votre livre n'eût-il suscité que cet héroïsme d'enfants, soyez remercié de l'avoir commis.

FEUILLETON DU "MANITOBA"

No 22

Le Grand Mufflo

Par Pierre L'Ermite.

— Mais, Monsieur, nous n'avons rien ici pour caler l'estomac...

— Vous? Allons donc!... Ils ont le sac, les patrons...? C'est vous qui avez dû vous caler les joues avec le programme des invités... Pas vrai? Et puis, vous avez raison!... Ça ne leur profite pas à tous ces gens là... ils ont l'air de navets malades.

— Oh...! Monsieur...!

Et le domestique recule, profondément scandalisé.

— Allons... protestez pas! Seulement, ayez pitié d'un pauvre malheureux... Sepassez-moi au moins l'os du gigot...!

A ce moment, tout un flot d'invités arrive au buffet : les dames, du bout des dents, croquet quelques chatteries; les messieurs sirotent un doigts de Xérès ou d'Alicante; et Mufflo, devant cette réserve, pense que peut-être il a été trop loin dans le déploiement de ses théories politiques, gastronomiques ou autres...

Juste à ce moment, un domestique, voyant Mufflo déposer la carcasse de sa dernière écrevisse, place devant lui un bol d'eau tiède, et va servir d'autres invités.

Un instant, Mufflo considère le large gobelet de cristal.... contemple sa jolie couleur opaline et surtout sa dimension insuitée...

Sapristi...! Si on marchande sur la nourriture, on ne lésine pas pour la boisson!... Ça sent rudement la menthe, cette affaire-là... J'aimerais mieux l'abstinthe! Enfin!...

Et, d'un geste large, Mufflo, levant sont rince-doigts, l'avale consciencieusement jusqu'à la dernière goutte :

— Plutôt fadasse, le liquide!... pense-t-il.

Seulement, quand il reposa le récipient sur la table, il s'aperçut que l'assemblée, pourtant select, qui l'entourait, secouée silencieusement par un rire convulsif, se tordait autour de lui.

Sans la moindre inquiétude, Mufflo promène un regard calme sur les invités :

— Qu'ont-ils donc, tous ces imbéciles, à rire comme ça?... se dit-il tout bas en s'essuyant les moustaches d'un revers de sa main poilue...

CHAPITRE XVI

Mufflo Socialiste—Communiste—Alimentaire!...

Il est 5 heures du soir.

Mufflo a mangé son andouille vespérale d'une façon soucieuse.

La moutarde ne piquait pas... L'andouille était mal cuite... Le fromage était trop frais... Le vin sentait le bouchon. Or, à rien de tout cela Mufflo n'a fait attention.

En mastiquant, il scande les phrases du grand discours qu'il doit prononcer ce soir; et lui, le fameux orateur d'autrefois, l'ancien premier ténor de chez Trouillot, sent couler dans ses bras, devenus de coton, un terreur immense, irrésistible, quelque chose comme le sentiment d'un pieux séminariste qui conte en chaire pour la première fois... Et puis il a un boeuf sur la langue.

Léontine l'observe d'un oeil attentif et... le fait boire.

— Dis donc, mon ami, j'espère que tus feras une autre tête, tout à l'heure, au café...?

— Une autre tête...?

— Une autre tête...?

Et Mufflo tousse, crache, brandit sa serviette sur la table, comme s'il était déjà à la tribune.

— C'est-y mieux comme ça...?

Mais le temps des répétitions est passé; l'aiguille avance; et, de la salle à manger de l'hôtel, on aperçoit, violemment éclairées, les fenêtres du restaurant du Méli-Mélo où se rassemblent, ce soir, les 1,200 ouvriers des usines, pour écouter le développement du programme de M. Rumahu: socialiste, communiste, alimentaire...

La bataille sera certainement chaude : les quatre concurrents de Mufflo, invités spécialement par les soins de son Comité, et malgré la répugnance du candidat, seront là avec leurs partisans, des gars mal embouchés et d'un caractère qui inspire à Mufflo les plus vives inquiétudes...

Pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres encore, Mufflo enfile son pardessus avec une figure de plus perplexe...

— Tu vois, mon ami, si tu avais écouté ta femme, au lieu de te commettre avec tous ces voyons-là, tu serais bien tranquillement en train de fumer un bon cigare au café de la Paix... Cela te coûterait moins chers, et je ne craindrais pas pour ta peau!... Tandis que maintenant!... Tâche au moins de revenir entier... As-tu ton revolver...?

— J'en ai deux, murmure sourdement Mufflo, avec un soupir de boeuf.

— N'oublie pas ta canne non plus... la plombée... Et puis, prends ta grosse pelisse... Ça amortira toujours les coups de poing... Seulement... un conseil : rends-en le moins possible, parce que tu sais... ces brutes-là, quand elles sont excitées, elles te mangeraient le nez! Et comme tu n'en as pas trop!...

— C'est gai, tout ce que tu me

— Il vaut mieux que tu sois prévenu!

Dans le vestibule, Mufflo, reconduit par sa peu rassurante moitié, par tout d'un coup dans une fureur sauvage : devant ces noires perspectives, il sent se réveiller en lui ses vieux instincts de blancisseur peau-rouge; et, brandissant les battoirs qu'il a au bout des bras :

— Tu vois, Léontine, si une seule de ces canailles-là me touche un seul cheveu, e lui dévaste le tempérament!

Belle résolution qui ne l'empêcha pas, quand il descendit l'escalier, de tenir la rampe d'une poigne anxieusce, car ses jambes, si grosses fussent-elles, ne le portaient plus.

* * *

Le Méli-Mélo est une construction basse, en planches peintes d'une grinçante couleur rouge.

Quand Mufflo arrive, la salle se bonde à éclarter: dans tous les conis, des groupes debout... causent... discutent... crient... gesticulent, au milieu de la buée âcre des pipes.

L'entrée de Mufflo fait sensation... On ne connaît encore le candidat que par les affiches de son Comtié et le titre original dont il s'est affublé. Personne n'en mais déjà tout le monde en rit. précise la signification exacte, socialiste, communiste, alimentaire!... Que diable cela peut-il bien signifier...? On se le demande dans toute la salle, et l'explication de ce programme a constitué pour la réunion publique une telle attraction que tous les tenants de tous les partis sont venus en force.

D'ailleurs, on avait demandé des renseignements à Paris; on savait que Rumahu s'appelait surtout "Mufflo", et que le personnage était d'importance... physiquement parlant.

Devant lui, on ouvrit les rangs avec un sourire inquiétant et l'air de gens qui laissent entrer la bête dans le piège, et se replient en groupes serrés pour l'estourbir plus à loisir, loin de l'autorité paternelle des gendarmes.

Arrivé jusqu'à l'estrade, Mufflo découvre un horizon peu inspirateur pour une nature comme la sienne, habituée jadis à hurler en bas, au milieu des loups.

Tout autour de la tribune, les assistants se sont pressés... Aussi loin que le regard porte, on voit ces têtes spéciales aux jours de réunions publiques, les meutes des différentes candidats, la barbe hirsute, la casquette graisseuse en bataille, un pli mauvais aux lèvres... De tous les côtés s'esquissent déjà des couplets de circonstance :

C'est ta poire... ta poire... qu'il nous faut!...

... La tienne, Mufflo!... ô Léontine!

Ce qui l'inquiète surtout, c'est que le café, tout bas qu'il est, a pourtant des traîtresses tribunes garnies de caises; et Mufflo sait, pour l'avoir pratiqué jadis, que rien n'est dangereux pour l'orateur comme cette particularité stratégique.. C'est de là, en effet, que part généralement la première pomme pourrie, quand ce n'est pas la première chaise—à destination de l'orateur.—Naturellement!

* * *

— ... Messieurs!... crie Mufflo d'une voix mal assurée...

— ... C'est pas "Messieurs" c'est "citoilliens!" riposte un candidat.

— C'est vrai, barbouille l'orateur, je me suis trompé...

— Pas étonnant!... T'as pompé ier le champagne au château!..

— Non... Messieurs!...

— T'as pas pompé? Menteur! Répète un peu, voir!.. Voleur..!

— Exploiteur! Repu..! Un socialiste..., ça doit être maigre!...

A cet instant, Mufflo fut réellement beau: dominant l'orage, dédaigneux du tumulte organisé par les candidats rivaux, il attend, les bras croisés, la fin de la manifestation.

Mais, comme il tardait trop longtemps, il reçut un avertissement, juste du côté où il ne s'y attendait pas, sous la forme d'un remarquable coup de canne, manoeuvré avec vigueur par une sorte de toucheur de boeufs qui faisait partie du bureau.

— Allons donc... continue!.. Nous n'allons pas toucher ici!...

(A suivre)

LES CONDITIONS D'EXISTENCE DE L'UNION SACREE

L'union sacrée n'a pas cessé d'être nécessaire. Autant, sans elle, il n'y aurait pas eu pour nous de victoire, autant, sans elle, il ne peut y avoir de paix en France.

Si l'union sacrée ne continuait pas, ce serait en vain qu'elle aurait permis de gagner la guerre, ce serait en vain qu'auraient été consentis jusqu'à présent tant de sacrifices.

il ne faut pas l'étouffer.

C'est ce que M. Lamarzelle a magnifiquement et très opportunément mis en lumière à Metz, au Congrès des jurisconsultes catholiques, en un éloquent discours dont l'écho a retenti dans toutes les âmes religieuses.

L'union ne serait pas sacrée, elle ne serait pas réelle, si, pour être admis au foyer de la famille française, les catholiques devaient faire abandon de ce que leur conscience leur défend de sacrifier, s'ils devaient accepter comme intangibles les lois qui ont été faites contre eux, contre leur foi, les lois dites "laiques", les lois scolaires notamment.

En cette terre de liberté, qui voyait ce "miracle d'Alsace-Lorraine", un préfet assistant à un Congrès catholique, l'éminent sénateur du Morbihan a nettement rappelé les revendications qui ne pourront jamais être abandonnées.

"Le moment est venu, a-t-il dit, où la laicité de ces lois ne doit plus être considérée comme intangible par personne, mais où l'effort de tous les bons Français doit tendre à les faire abolir.

"Vous Alsaciens et Lorrains, qui avez conservé votre école religieuse, soyez intraitables pour la garder, que notre dure expérience vous soit une leçon.

"Quant à nous, il nous faut reconquérir la vraie liberté d'enseignement : c'est une question de vie ou de mort.

"Exiger la répartition proportionnelle scolaire n'est qu'une partie de notre devoir. Il faut rendre aux religieux le droit d'enseigner et à toutes les écoles celui d'être intégralement chrétiennes. Il faut reprendre les relations avec le Pape et reprendre les traditions de la fille ainée de l'Eglise."

Toute la France catholique s'associe pleinement à ces paroles d'un de ses plus inlassables défenseurs.

La revision des lois anticléricales, est en effet la condition essentielle d'exsitence de l'union sacrée. Les bons Français qui ne partagent pas nos croyances religieuses doivent le comprendre aisément. On ne peut être sûrement unis, on ne peut demeurer unis pour longtemps avec des adversaires d'hier qui continueraient à se montrer des adversaires intraitables et c'est et c'est l'esprit que révèle la prétention de déclarer intangible tout l'arsenal des vieilles luttes; et, d'autre part, comment, alors que l'on nous demande notre collaboration à l'oeuvre patriotique commune, pourrait-on exiger de nous des renonciations que réprouvent les principes du catholicisme?

Ainsi comprise, l'union sacrée ne vivrait plus. Même s'il se trouvait des catholiques capables d'accepter les lois "laiques", ils ne seraient pas suivis, la masse écouterait le cri de la conscience et se détournerait d'un accord qui lui paraîtrait, qui serait un marché de dupes.

L'union sacrée doit rendre à donner aux catholiques la liberté religieuse: elle ne peut vivre qu'à cette condition.—(Correspondance Hebdomadaire).

A NOS ABONNES

"NOS ABONNES SONT PRIES DE REFERRER A L'ETIQUETTE D'EXPEDITION AFIN DE CONSTATER SI LEUR ABONNEMENT EST EN REGLE OU S'IL EST DU. S'IL Y A ERREUR, NOUS LES PRIONS DE NOUS EN NOTIFIER. SI L'ABONNEMENT EST DU, NOUS LEUR SERIONS TRES RECONNAISSANT DE BIEN VOULOIR NOUS EN ENVOYER IMMEDIATEMENT LE PAIEMENT."

Il nous fait plaisir de saluer le retour parmi nous d'un ancien enfant de Saint-Boniface, M. le docteur J. J. Trudel. Le docteur Trudel est un gradué du Collège de Saint-Boniface, l'année 1909; il obtint les grades de l'Université Laval en 1913 puis fut interne des hôpitaux St-Paul et Notre-Dame de Montréal de 1913 à décembre 1915. Il démissiona alors pour s'enrôler dans le corps médical canadien et fut dans la suite décoré pour service distingué outre-mer de la médaille d'honneur en merveil par le gouvernement français. Le docteur Trudel a étudié sous les maîtres des hôpitaux de Paris et New-York et s'est spécialisé dans le traitement des maladies des yeux, oreilles, nez et gorge. Il prendra bureau immédiatement pour s'occuper principalement de cette spécialité.

Fontaine & Boulanger viennent de se voir attribuer le contrat pour les transformations de l'installation électrique de l'Ecole Taché. Leur prix étant le plus bas.

Conseil Municipal

Echevins élus aux dernières élections: Maire, H. Sutherland; Echevins, Quartier 1—J. A. Marion; Quartier 2 — T. Hébert; Quartier 3—A. Gauvin; Quartier 4—H. Leck; Quartier 5—T. H. Wilson.

Commission Scolaire

Commissaires élus aux dernières élections: Quartier 1 — Noël Bernier; Quartier 2—J. A. Chabot; Quartier 3 — Dr A. Laurendeau; Quartier 4—C. Fisher; Quartier 5 —M. Davis.

M. l'échevin A. Gauvin remercie tous les amis qui ont bien voulu lui donner leur confiance aux dernières élections.

Rectifiez la "petite propriété" rurale

On répète toujours, avec une conviction légitime d'ailleurs, que la petite propriété a fait la fortune de la France: vérité que personne ne conteste. Malheureusement ont est porté à croire cette vérité aussi immuable que celle qui, en morale, fait reposer le bonheur sur la vertu. Mais ce n'est qu'une formule, laquelle, pour être toujours valable, a besoin d'élasticité; ses termes doivent être définis et proportionnés à la mesure des facteurs qui la conditionnent.

Le décimètre est la dixième parque la dix millième partie. Ce té est le kilomètre il n'en sera plus tie de l'unité Mètre; mais si l'uniqu'on appelait hier la petite propriété devient, dans la nouvelle échelle des valeurs, une chose infime. L'harmonie des nombres est brisée. Il s'en suit que si l'on persévérait à croire que la petite propriété actuelle fera toujours la fortune de la France, l'on s'installerait dans l'hérésie.

La formule est excellente, mais à condition d'être constamment proportionnée aux conditions matérielles de son application.

La petite propriété actuelle peut être encore suffisante à un certain nombre de citoyens; mais pour la masse de la population rurale elle est funeste et donc nusible à l'Etat.

Au reste, on la déserte aujourd'hui d'une façon inquiétante. Seule l'élévation artificielle de la valeur de ses produits en retarde la disparition totale.

* * *

Il y eut un temps où la petite industrie était aussi une grande force nationale. Mais elle s'est agrandie graduellement: la forge primitive est devenue l'usine métallurgique; le verrier, le potier, le tisserand sont devenus de grands industriels; le prêteur, le banquier sont devenus des Sociétés de Crédit. Ces institutions accroissent leur capital et s'agrandissent d'année en année.

Ainsi les organes de la vie économique se développent à mesure que les fonctions politiques se compliquent et que les activités concurrentes se multiplient dans le monde.

Et vous voudriez que la propriété rurale, premier nombre de cette vaste échelle des valeurs, ne participât point de cette universelle transformation? Devant une très sensible augmentation des forces musculaires de l'organisme vous prétendez maintenir la valeur initiale des cellules du tissu? cela parait aussi faux en politique qu'en biologie. Il y a des proportions à garder. Il faut périodiquement rectifier les énergies fonctionnelles.

Assurément, si vous consentez à voir le prix du blé monter indéfiniment et le prix du pain atteindre 3 ou 4 francs la livre, le petit propriétaire pourra encore tenir. Mais alors vous devrez bâtir une vaste muraille de Chine protectrice, cependant que de grandes étendues de terres métropolitaines et coloniales resteront incultes.

Mieux vaudrait opérer cette rectification des potentiels et agrandir les petits domaines. Il faut que la petite propriété devienne équivalente de ce qu'on appelle aujourd'hui la moyenne propriété, sinon elle s'en ira en friches fraitis.

* * *

L'élévation du coût de la vie et l'extension de l'industrie ont atteint mortellement la petite propriété. Le machinisme agricole l'achèvera.

Le machinisme agricole n'est praticable que sur la grande et la moyenne propriété. Si donc nous voulons en généraliser l'emploi comme dans les autres pays, il faut donner un champ convenable d'opération. Le tracteur agricole n'est pas fait pour le petit ténement.

Aux bons soldats, aux familles nombreuses donnez donc des terres suffisamment grandes pour que le machinisme et le crédit aient intérêt à seconder le travailleur!

Plusieurs pays ont commencé à réaliser ce redressement économique au lendemain de la guerre.

Pas n'est besoin de déposséder les grands propriétaires. Il y a assez de terres dites incultes (et qui sont fertilisables) et de biens communaux—cinq ou six millions d'hectares;—il y a assez de plaines fertiles dans les colonies pour créer plusieurs milliers de domaines de 20 à 40 hectares chacun. Imposez au concessionnaire l'obligation de mettre son bien en valeur dans une proportion fixe chaque année, sous peine d'annulation de la concession. Faites des lois pour que la propriété rurale soit d'un tel attrait que sa désertion équivale à un sacrilège. Ne conseillez pas le regroupement des parcelles, mais imposez-le comme on a fait en Prusse. Au lieu de multiplier les encouragements verbaux, les médailles et les promesses, donnez à qui en veut un Bon ainsi rédigé:

Le porteur de ce titre a droit de choisir dans le délai de X... ans un lot de terrain dans le département de... ou dans la colonie X... de 30 hectares, au fur et à mesure que les lots seront délimités. Il devra y avoir accompli des travaux d'exploitation de 100,000 francs deux ans après sa prise de possession. Il ne pourra l'aliéner qu'en faveur d'un agriculteur.

En enchainant ainsi l'homme des champs vous le rendrez libre. Vous aurez reconstitué la cellule normale qui redonnera force et vitalité au corps agrandi de la France. Et le pays sera sur un pied d'égalité avec ses concurrents.

Edmond Buron.

LA PRESSE ET LES PREJUGES

(La Patriote de l'Ouest)

Il faut bien admettre que le grand véhicule des préjugés, c'est la presse. Il est banal de répéter qu'elle est la grande puissance, celle de toutes les forces humaines à laquelle appartient la puissance la plus étendue, la plus constante, la plus efficace.

L'homme est essentiellement un être enseigné. La parole de ses semblables exerce sur ses pensées et sur ses actes une influence souvent décisive; témoins, le maître à l'école, lorateur à la tribune, le prédicateur dans la chaire.

Lorsque cette parole est fixée par l'écriture, reproduite par l'imprimerie, elle perd sans doute quelque chose de sa vie e tde son accent communicatif; mais en revanche son action gagne en étendue et en durée.

Tandis que le maître ne s'adresse qu'à un petit nombre d'élèves, l'orateur ou le prédicateur à quelques centaines d'auditeurs, c'est par milliers, par centaines de mille parfois que se comptent ceux auxquels arrive lenseignement du journal. La parole passe et s'oublie vite; elle ne peut d'ordinaire se faire entendre qu'à des intervalles plus ou moins éloignés; le journaliste, c'est chaque jour qu'il revient, redisant aux mêmes lecteurs mêmes choses sous des formes variés et les faisant ainsi peu à peu pénétrer dans les esprits comme l'eau qui, ne cessant de tomber goutte à goutte, finit par creuser la pierre la plus dure.

Or aujourd'hui les journaux sont plus que nombreux; ils abordent tous les sujets; ils émettent sur toutes choses des jugements que la plupart des lecteurs acceptnt sans les contrôler.

Un homme distiugué disait dans une plaisanterie pleine de charmes: "Si un journal affirmait un soir que j'ai volé les tours de Notre-Dame de Paris et que je les ai mises l'une après l'autre, chacune dans l'une de mes poches, je commencerais par me sauver; car je sais que plusieurs des lecteurs de ce journal le croiraient et je pourrais être la victime de cette erreur. Plus tard, justice me serait rendue; mais pour moi, il ne serait plus temps."

Dans les temps troublés où nous vivons, il n'est pas de profession plus noble, plus utile que celle du journalisme, si elle est inspirée par le dévouement, si elle met un caractère et un talent au service de la vérité, du droit, de la liberté, des grands intérêts moraux et matériels de la patrie.

Entre toutes les carrières profanes il n'en est pas qu iexige un tel ensemble de qualités et de vertus, un esprit ouvert sur toutes les questions, capable de se les assimiler, une plume alerte, l'habitude comme la passion du travail et d'un travail toujours dérangé, la nécessité d'être tout ensemble prudent, prompt et réfléchi.

Quelle mission les journalistes ont à remplir, mais aussi quelle responsabilité est la leur! Ces pensées, ces récits qu'ils jettent aux quatre vents du ciel s'en vont sur tous les points du pays; ce sont des semences qui germeront et lèveront. Auteurs des semailles, ils seront responsables de la moisson.

Grâce à Dieu, nous avons des journalistes vrais qui savent mener une plume loyalement, qui se respectent et respectent leurs lecteurs, qui veulent élever le niveau moral et intellectuel du peuple, qui ont au coeur le souci des intérêts sacrés du pays.

Je suis convaincu qu'il n'en est pas un seul dont on pourrait dire ce qu'on disait un jour malicieusement d'un homme qui avait pendant de longues années écrit dans un journal et qui venait de mourir: "Dans sa vie, il n'apprit rien; il écrivit presque sur tout, il se trompa presque toujours et il ne s'en aperçut jamais."

Quel mérite ils auraient et quel service ils rendraient à la société, ceux qui ont la direction des journaux, sils pouvaient, après avoir consciencieusement écrit leur article quotidien, surveiller ou faire surveiller avec soin tout ce qui simprime dans les autres nombreuses colonnes du journal! Que de dépêches remplies de faussetés, pétries de fanatisme, viennent de tous les coins du monde; elles sont souvent fabriquées par des hommes inconnus; elles sèment les dissensions, entretiennent les malentendus et les conflits entre des citoyens qui devraient pouvoir vivre dans lunion et la concorde.

Et pour rester dans le vrai, il peut être dangereux de ne lire quun journal et dajouter une foi aveugle à tout ce quil dit. Celui qui le rédige peut être intelligent, même très intelligent, mais il peut parfois se tromper, il na pas toujours le temps de s'informer exactement de ce qu'il apprend aux autres, de réfléchir avec quelque loisir et autant qu'il le désirerait aux jugements qu'il est chargé de porter; puis surtout s'il est à la tête d'un journal de parti, il n'est pas toujours libre de dire toute la vérité Heureux s'il a assez de caractère pour se garder de toute violence inutile, de se préserver de toute injustice sciemment acceptée.

* * *

Faisons donc tous de notre mieux pour faire régner entre nos concitoyens l'union et la concorde qui peuvent les rendre heureux.

Rappelons-nous et rappelons à ceux qui nous entourent que nous ne sommes pas nés pour nous haïr mais pour nous aimer, qu'une même affection devrait confondre tous les coeurs des Canadiens en une seul coeur, qu'un même dévouement devrait les animer tous pour le bien commun et que chacun devrai chercher le bonheur dans cette chrétienne charité.

Les diverses nationalités disséminées sur notre immense territoire ne sont pas tenues d'être adverses les unes aux autres. Pourquoi ne pas vivre dans l'harmonie, nous souvenant que la plupart des nations ont été formées d'éléments hétérogènes comme leurs drapeaux sont formés de lambeaux de soie et de laine cousus ensemble.

La pierre et la brique ne son pas homogènes et toutes deux sont employées dans les constructions les plus monumentales et les plus solides. Que faut-il pour les unir? Un peu de ciment. Ce ciment, qu'il faut surtout dans un pays comme le nôtre, c'est la charité. Avec la charité nous aimerons les autres malgré leurs défauts comme nous nous aimons nous mêmes avec les nôtres. Nous serons de l'école d'un grand saint qui disait un jour: "Si quelqu'un vous arrache un oeil, servez-vous de l'autre pour le regarder de bon coeur."

Avec la charité nous vivrons de manière à faire penser à ce bel instrument de musique qu'on appelle l'orgue et qui est l'image de l'union dans la société. Dans l'orgue il existe mille sons diers; chaque tuyau a sa forme, chaque languette son timbre, chaque ouverture sa grandeur, chaque jeu ses variations et quand tout est mû par un principe intelligent, de merveilleux accords en résultent.

De même dans les familles, dans les cités, dans les pays, chaque homme a son caractère, ses devoirs, ses qualités, ses défauts. Mais quand la main intelligente et discrète de la charité se promène sur toutes ces touches, l'unisson s'établit, les dissonances, si elles existent, ne sont que transitoires et le meilleur des organistes, la charité, sait tellement combiner les jeux, ménager le vent, adoucir les tons que rien n'est troublé dans les rapports essentiels. Si la musique qui en sort n'est pas toujours excellente, elle est au moins tolérable.

Canadien.